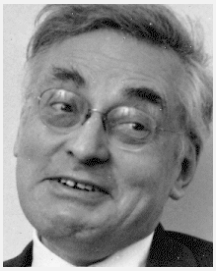
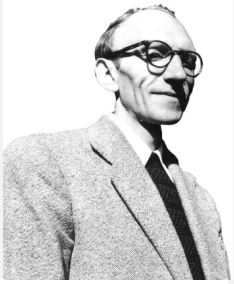
Objet d'étude : la question de l'homme.
Voir sur le site : EAF, Dissertation : le poids du monde dans l'homme
Voir Pour les professeurs, séquence, le poids de l'homme dans le monde
Voir EAF commentaire composé


Raymond Queneau

POESIE ET METAPHYSIQUE

L'*Oulipo* a fait un peu oublier que Raymond Queneau n'est pas seulement un farfelu qui joue avec la langue, se fâche avec le Surréalisme (c'est-à-dire avec André Breton), et s'amuse à promener une gamine effrontée dans le métro des années soixante. C'est un érudit à l'esprit encyclopédique qui s'intéresse aussi bien à la philosophie, (il suit les cours d'Alexandre Kojève sur Hegel) qu'aux mathématiques, aux langues et à l'anthropologie. Il voyage en Grèce, s'initie à l'Arabe en Algérie… Mais c'est un défenseur de la langue orale, avec sa liberté, ses impertinences et son caractère résolument populaire.
Publié chez Gallimard en 1943, *Les Ziaux* est le second recueil de poésie de Raymond Queneau. Il est dédié à Maurice Blanchot. Ils partagent un même goût pour la philosophie et pour la « mécanique » de la littérature et ils ont un ami commun : l'anthropologue Michel Leiris.
«L'explication des métaphores » traduit une profonde préoccupation métaphysique et existentielle. Qu'est-ce que fait donc l'homme, «mince comme un fil et ample comme l'aurore» dans ce monde où il semble égaré, cherchant son souffle dans un décor inexistant dont il essaie désespérément de s'extraire… On n'explique pas un texte avec un courant. Que Raymond Queneau et quelques copains se soient amusés à jouer avec le langage et qu'il ait chercher des réponses dans des chemins littéraires inédits ne le préserve pas d'une interrogation fondamentale sur le sens de l'existence de l'homme.
« Qu'est-ce que l'homme » ? C'est la question du sens de la métaphore. Qu'est-ce que l'homme, égaré dans un monde qui se présente ici comme un décor inexistant, où tout se détruit à peine nommé, où les hommes comme les démons ont la même caractéristique : ils sont « minces comme un cheveu et amples comme l'aurore » (ce qui est antinomique sur le plan sémantique et sur le plan stylistique, antithétique).
La tonalité de ce texte est d'un pessimisme noir, mais l'ensemble est racheté par la chute, les deux derniers vers ouvrent le sas dans lequel le poète a enfermé l'espérance et l'intelligibilité. Mais on y note aussi toute l'instabilité intellectuelle que Queneau admettait lui-même.


Maurice Blanchot

« Quand j'énonce une assertion, je m'aperçois tout de suite que l'assertion contraire est à peu près aussi intéressante ». Queneau ne se fait pas un mérite de sa prudence, mais il éprouve peut-être de l'embarras à cause de l'incertitude de son jugement. Dans son journal, à la date du 16 août 1939, on lit le passage suivant : « Mes articles dans Volontés. Dès que l'un d'eux est écrit je m'intéresse aussitôt à ce que j'y ai nié. [. . .] Il suffit que je dise ne pas aimer une chose pour l'aimer après, ne pas m'intéresser à quelque chose pour m'y intéresser après ».
Entretiens avec Georges Charbonnier,

Alexandre Kojève

Raymond Queneau, L'explication des métaphores, *Les Ziaux*, 1959

Loin du temps, de l'espace, un homme est égaré,
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,
Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés,
Et les mains en avant pour tâter le décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore :
« Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore »
Et pourquoi ces naseaux hors des trois dimensions ?

Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu,
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus,
Si je parle d'espace, un dieu vient le détruire,
Si je parle des ans, c'est pour anéantir,
Si j'entends le silence, un dieu vient y mugir
Et ses cris répétés ne peuvent que me nuire.

Car ces dieux sont démons ; ils rampent dans l'espace,
Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore,
Les naseaux écumants, la bave sur la face,
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore
« Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore »
Et pourquoi cette face hors des trois dimensions ?

Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvrent la mer
De leur poids infini, de leur vol immortel,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils hantent les airs,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils sont perpétuels,

Si je parle des dieux, c'est qu'ils vivent sous terre,
insufflant dans le sol leur haleine vivace,
Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvent le fer,
Amassent le charbon, distillent le cinabre

Sont-ils dieux ou démons ? Ils emplissent le temps,
Minces comme un cheveu, amples comme l'aurore,
L'émail des yeux brisés, les naseaux écumants,
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore
« Mince comme un cheveu, ample comme une aurore »
Et pourquoi ces deux mains hors des trois dimensions ?

Oui, ce sont des démons. L'un descend, l'autre monte.
À chaque nuit son jour, à chaque mont son val,
À chaque jour sa nuit, à chaque arbre son ombre,
À chaque être son Non, à chaque bien son mal,

Oui, ce sont des reflets, images négatives,
S'agitant à l'instar de l'immobilité,
Jetant dans le néant leur multitude active
Et composant un double à toute vérité.

Mais ni dieu ni démon l'homme s'est égaré,
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,
Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés,
Et les mains en avant pour tâter un décor

Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [1]: On est ici dans un climat religieux nihiliste. C'est le monde du « vanitas vanitatum ». A quoi bon nommer puisque le monde à peine nommé est voué à disparaître. C'est un monde voué à la mort et à la corruptibilité qui est décrit.
Et ce sont des divinités qui détruisent le monde, ou viennent envahir l'espace intérieur de la voix poétique.

Marion Duvauchel 16/9/y 17:59

Commentaire [2]: Ces dieux qui sont des démons présentent les mêmes caractéristiques que l'homme : ils sont minces comme un cheveu, amples comme l'aurore, les naseaux écumants. Ce qui varie c'est la « bave sur la face ». Ils écument de rage. Mais eux aussi sont aveugles.

Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [3]: Après les naseaux hors des trois dimensions, c'est la face qui est hors des trois dimensions. Cette notion de dimension est complexe. Techniquement, elle n'est que la hauteur, la largeur et la profondeur des objets, c'est une notion de géométrie. Mais ici, il s'agit des trois dimensions de l'espace-temps euclidien. C'est l'image de l'homme immergé dans le monde sensible, dans le monde des dimensions de la géométrie euclidienne. Et qui cherche à s'en extraire, d'abord les naseaux, puis la face.

Marion Duvauchel 16/9/y 15:56

Commentaire [4]: Ce sont les dieux souterrains, les dieux de la forge, et de la mine. Cinabre est le minerai de mercure le plus répandu. Il sert à fabriquer du pigment. Mais s'il s'agit du mercure, on peut aussi songer à l'alchimie.

Démon tantrique

Marion Duvauchel 20/9/y 13:27

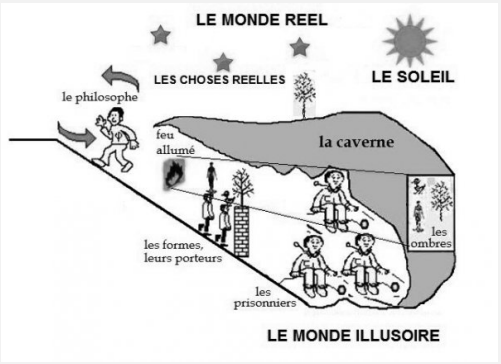
Commentaire [5]: Il s'agit donc de dieux menteurs, qui fabriquent une sorte de réalité comme un double. On est ici dans l'univers platonicien des Intelligibles perdus dans un ciel glacé. C'est aussi la théorie des « signata » de saint Augustin, qui corrige quelque peu le platonisme. Ici bas, nous voyons les choses en énigmes, et nous les verrons en pleine lumière lorsque la Création sera accomplie et quand toutes larmes seront effacées de nos yeux.

— D'ailleurs inexistant. C'est qu'il est égaré ;
Il n'est pas assez mince, il n'est pas assez ample :
Trop de muscles tordus, trop de salive usée.
Le calme reviendra lorsqu'il verra le Temple
De sa forme assurer sa propre éternité

Marion Duvauchel 18/9/y 20:52
Commentaire [6]:
La conclusion est affreusement pessimiste, l'homme est égaré dans un monde dénué de sens, dans lequel il n'a pas de prise, pour lequel il n'est pas fait, pas assez de force, ou une force abîmée (les muscles trodus). « Trop de salive usée ». Même son verbe est impuissant et bavard.
Mais tout n'est pas perdu. La « paix » (version religieuse du « calme »), est possible, quand il verra le Temple de sa forme. Car il s'agit bien de la forme humaine, autrement dit de ce qu'est l'homme.

Qu'est-ce que l'homme ? La vie a t-elle un sens ?

Ce texte présente une multiple interrogation, figurée sous la question de la signification de la métaphore en général et de l'exemple de métaphore choisi : « mince comme un cheveu, ample comme l'aurore ».
C'est la métaphore associée d'abord à « un » homme, puis à « l'homme ». Ce qui peut signifier l'homme dont il est question dans ce texte, mais aussi l'Homme en général, autrement tout homme : l'humanité.
Deux voix semblent se répondre ou faire semblant. L'une questionne, interroge, (et ne devient assertive que dans les deux dernières strophes) et elle décrit: « loin du temps, de l'espace, un homme est égaré », et cet homme évoque un cheval emporté et demi fou. Mais il a les deux mains en avant, autrement dit il est aveugle. Et il avance dans un décor inexistant, autrement dit dans le vide et le néant.
La voix qui semble une forme de réponse et qui se reconnaît à la structure anaphorique (si je parle) fonctionne comme une manière de réponse. Elle affirme avec certitude. Mais c'est une assertion nihiliste, elle met tout en doute : si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus. Elle dit la vanité des choses, du dire, du temps, de l'espace, autrement dit, en langage kantien des deux catégories du monde sensible.
C'est à un véritable parcours métaphysique que nous sommes conviés dans ce texte qui prend la question de « qu'est-ce que l'homme » au sérieux, en la voilant sous la métaphore. Le sens de la vie, voilà l'âpre exigence de la voix poétique. Si l'existence n'est que néant, quel sens à t-elle ? Plusieurs métaphysiques sont évoquées. D'abord un nihilisme foncier, le monde n'est qu'un néant (un décor inexistant) ; puis un univers infesté de démons divers, comparable aux polythéismes traditionnels ; le monde illusoire de la Maïa, et enfin, le platonisme.
L'homme mis en scène dans ce texte est un homme éprouvé, aveugle, dans un monde inexistant, et qui se détruit presque sous ses yeux. Il apparaît mi-homme, mi cheval (mais pas centaure), mi- cheval par les « naseaux », autrement ce qui permet de respirer (les narines). Puis ce sont les démons qui apparaissent, comparables en tous points à l'homme.

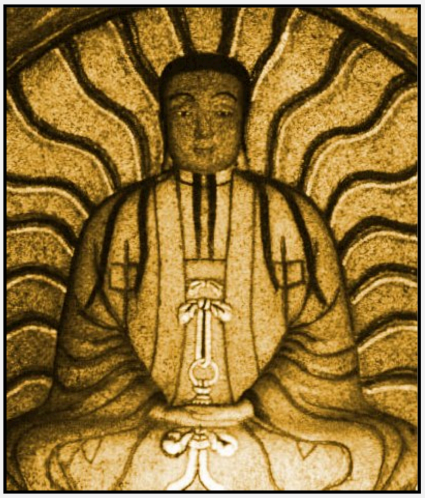


Les démons

Les Anciens considéraient que le monde était habité. Le statut de ces divinités est ambigu. Chez les Grecs, elles sont multiples ; nymphes des bois, naïades des eaux et des sources, néphélées divinités des nuages Chez les Romains les « Sylvains » sont les divinités des forêts. Toutes les sociétés traditionnelles ont rendu compte du monde en le peuplant de démons, dans le ciel, la terre, l'air et dans les mondes sous-terrains. L'univers iranien est évoqué, puis la métaphysique de l'Inde avec le monde dépourvu de toute réalité ontologique, vaine illusion. Et enfin, le monde platonicien, monde double : celui des formes sensibles et celui des intelligibles perdus dans un ciel glacé.
Dans ce néant, il y a beaucoup d'activité mais elle ne vient pas des hommes, ni de la nature, elle vient des démons qui « jette dans le néant leur multitude active ». Et nombreux, ils le sont, mais cette multitude est

Démone bouddhiste

dominée par un principe structurant : l'opposition. Si le monde est peuplé de divinités, qui montent et descendent, le principe qui gouverne ce néant est agonistique : partout où se présente une chose, existe son contraire. Mais le contraire de l'être n'est pas le néant, c'est le « Non ».
La négation, figurée comme « néant », est au principe de la poétique de Raymond Queneau telle qu'elle se déploie dans ce texte et qui permet un parcours philosophique qui va de a
Cependant, l'homme avance, et ce décor inexistant, il s'evertue à le « tâter », autrement dit à le toucher. Aveugle,
il ne se satisfait pas de cette évanescence, il cherche à atteindre quelque chose, à le prendre dans ses mains tâtonnantes. Il cherche une prise.
C'est par glissement progressif que le poète d'un monde de néant à un monde empli de démons destructeurs, tout aussi aveugles que l'homme décrit précédemment. Ces dieux ne sont pas seulement des dieux qui rampent dans l'espace : ils emplissent tout l'espace. Ils couvrent la mer, le ciel, et ils emplissent le temps. Ils sont éternels. Ce temps qui se détruit à peine nommé, ils l'emplissent, ils habitent la totalité du monde créé. C'est le monde de l'Inde védique, et sa métaphysique absurde assumée par le bouddhisme, qui postule le monde de la Maïa, un monde qui n'a aucune réalité ontologique, qui n'existe que dans notre esprit, et dont il faut se libérer en même temps que la souffrance qu'il implique nécessairement, comme un arbre ne peut se libérer de son ombre.
Le monde qui apparaît à la strophe 11 est un monde éminemment manichéen. Chaque démon a sa parèdre. L'un monte, l'autre descend, la nuit/le jour, les montagnes et les vallées, l'être et le Non, (ce texte associe l'être au « oui »), et le bien et le mal. Après l'univers polythéiste, c'est le monde de Mani qui émerge dans le poème.



Mani, fondateur du ménichéisme, religion qui prétend assumer Jésus, Bouddha, Zoroastre et Mani. Sculpturedes caves de Dunhuang, en Chine. A noter la ressemblance avec la posture

D'Héraclite à Platon

Mais c'est aussi le la jubilation tragique d'Héraclite qui met le « polémos », le combat, au principe de toute chose.

> *« L'harmonie du monde provient des forces contraires comme celle de la lyre et de l'arc. — Il gourmandait Homère d'avoir souhaité la fin de toutes les querelles des dieux et des hommes ; car s'il en était ainsi, tout périrait, parce qu'il n'y a pas d'harmonie sans haut et sans bas, sans aigu et sans grave ; et il n'y a rien de vivant sans mâle et sans femelle. — Il y a comme une guerre et une lutte universelle, et tout est engendré et gouverné par la discorde.*

Nietszche lui a donné l'audience que l'on sait.
Puis, c'est le monde platonicien qui émerge, avec d'un côté les formes du monde sensible et de l'autre, les intelligibles perdus dans un ciel glacé. Les choses sensibles ne sont que des « reflets », et voici la mythologie de la Caverne. Les hommes sont dans la caverne, et ces démons qui occupent tout l'espace, s'amusent à créer un double à toute chose, et donc à les égarer.
Si le monde est habité par des démons qui s'amusent avec l'homme, à le tromper et à lui mentir, quelle espérance ? L'homme serait-il voué à ne trouver aucune prise sur le monde, pas même le « verbe ».

Le Temple : l'éternité de l'homme

Le texte serait désespérant s'il n'y avait la chute, prodigieuse, et qui désagrége en deux lignes la force délètère et l'ensemble du texte, qui va du scepticisme le plus noir au nihilisme le plus absolu.

Le calme reviendra lorsqu'il verra le Temple
De sa forme assurer sa propre éternité

Le calme, dans le langage religieux, cela s'appelle « la paix ». L'homme trouvera enfin le repos auquel il aspire lorsqu'il verra le Temple et la forme de l'homme que le temple implique. Il existe une issue… L'homme n'est pas voué au néant, il a une « forme », autrement dit une structure dynamique qui l'organise, et lui donne « la vie, le mouvement, l'être ».
Et cette forme existe dans l'éternité, il faut simplement que l'homme puisse la voir. Mais l'homme est aveugle.
Car il lui faut pour voir cette forme, un petit peu de lumière…

La structure du temple d'Israël est une structure quaternaire. Il y a le parvis des femmes, le parvis des hommes, le saint et le saint des saint. Autrement, dit il exite quatre catégories, concomittantes, non vides et disjointes. La structure ne saurait exister si l'une ou l'autre de ces quatre catégories disparaissaient.
(Voir *D'or et de miel*, aux sources de l'anthropologie, Jean-François Froger)

Ces quatre pôles figurés dans le temple existent dans l'homme, constituent même la « forme » de l'homme. Le temple rend visible, ce qui est invisible. C'est proprement ce qu'on appelle le « sacré ».
Le grand-prêtre, c'est le Christ qui opère le sacrifice non sanglant et restitue l'homme dans toute sa « forme », autrement dit dans toute sa structure, abîmée sans rémission par ce qu'on appelle la « chute ».
Queneau, dans sa prescience poétique semble avoir eu l'intuition de cette « forme » humaine, rendue visible dans le Temple, et qui seul peut redonner à l'homme une plénitude de paix.